

Laval théologique et philosophique



KRISTELLER, Paul Oskar, *Greek Philosophers of the Hellenistic Age*

Louis Valcke

Volume 50, numéro 1, février 1994

La théorie synthétique de l'évolution

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400832ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400832ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valcke, L. (1994). Compte rendu de [KRISTELLER, Paul Oskar, *Greek Philosophers of the Hellenistic Age*]. *Laval théologique et philosophique*, 50(1), 246–248. <https://doi.org/10.7202/400832ar>

Avouons-nous néanmoins, en conclusion, quelque perplexité face à un ou deux énoncés du livre ? Un « mot conceptuel » (Heidegger), écrit l'auteur, est un « mot qui donne à *concevoir*, et non plus à *voir* ; et concevoir, c'est arraisonner l'objet, avoir prise sur lui » (p. 162). Or, s'agissant du mot γένεσις, Anaximandre respecte encore la chose même comme le poète et la « donne à voir ». Le « langage des concepts » lui est encore étranger, paraît-il. Fort bien, mais que serait-il advenu de l'*apeiron* aux yeux de l'auteur s'il s'en était tenu à cette conception somme toute contestable de la « conception » (mot qui renvoie du reste à la vie même s'il en est) ? Il est heureux que l'auteur ait su si bien, au contraire, rappeler que l'infini d'Anaximandre relève précisément de la conception, sans être ni « arraisonné » ni « vu » ? En outre, s'agissant de la « sorte de vie », ζώη τις (p. 142), de l'*apeiron*, l'auteur écrit qu'« il n'est pas un vivant, car un vivant est d'abord un être. De plus, un vivant est un tout structuré, organique, et l'infini se place avant la naissance des tous et des structures [...] » (p. 143), ce qui conduit à des assertions comme : « il s'agit d'une sorte de vie éternelle sans aucun vivant, antérieure à tout vivant » (p. 147). Pourquoi réduire ainsi la « vie » et le « vivant » à la structure organique et s'attirer ainsi le reproche qu'il adresse constamment aux vues trop étroitement empiristes ?

Il est clair toutefois que ce sont là des réserves qui n'ont de sens qu'au regard de la lumière tout à fait remarquable, souvent inédite, qu'apporte ce beau livre — sur Anaximandre, certes, mais aussi sur l'infini lui-même.

Thomas DE KONINCK
Université Laval

Paul Oskar KRISTELLER, **Greek Philosophers of the Hellenistic Age**. New York, Columbia University Press, 1993, xiv et 191 pages.

Premier titulaire de la chaire Comparetti, instituée à l'université de Pise sous l'égide de la prestigieuse Accademia dei Lincei, Paul Oskar Kristeller nous offre ici la traduction en langue anglaise des huit entretiens par lesquels, au printemps 1989, il inaugura ce cycle de conférences. Le grand historien de la pensée trouva là l'occasion de faire la synthèse d'un enseignement donné à l'université Columbia pendant de nombreuses années, sur lequel cependant il n'avait que peu publié.

Huit conférences : autant de chapitres, autant de précieuses monographies éclairant et balisant cette période confuse, souvent négligée, pourtant essentielle à la compréhension de notre époque. Et l'auteur réussit la gageure de ramasser en ce mince volume — guère plus de 150 pages d'un texte aéré —, le vaste panorama intellectuel qui, d'Épicure à Cicéron, englobe les stoïcismes de Zénon, de Chrysippe et de Panétius ; suit, avec Pyrrhon, Archésilaus et Carnéade, les avatars sceptiques que connaîtra l'Académie, pour aboutir, par double réaction, aux premières ébauches du néoplatonisme, chez Antiochus d'Ascalon et Philon d'Alexandrie.

L'ouvrage est éminemment lisible, malgré l'aridité inhérente de son objet, et quoiqu'il ne sacrifie jamais à la facilité. Comme dans chacun de ses nombreux ouvrages, l'auteur fait preuve de la plus scrupuleuse rigueur dans l'exposé des traits essentiels de la pensée des auteurs abordés, distinguant toujours entre ce qui peut être considéré comme assuré et ce qui, à différents niveaux de probabilité, reste conjectural : seuls, la parfaite fidélité au texte et le recours à la documentation la plus exacte doivent ici servir de guide et de norme exacte. On comprend que, dans le cadre de conférences orales, l'auteur ne pouvait donner de citations textuelles, mais il précise avec minutie les références de chacun de ses énoncés.

Pleine réalisation, donc, de l'objectif premier de cet ouvrage, qui est de donner, de façon rigoureuse et exacte, l'information essentielle concernant les porte-parole des courants philosophiques d'une période historique clairement délimitée.

L'auteur, cependant, n'en reste pas là. Historien des idées, il observe la genèse et la filiation de ces quelques concepts fondamentaux qui, nés à cette époque, se sont transmis à travers les siècles, souvent dans l'oubli de leurs origines, pour aboutir jusqu'à nous et déterminer quelques-unes des grandes articulations morales, juridiques, philosophiques et théologiques de notre patrimoine humaniste.

Très nuancé dans ses exposés et ne se départissant jamais de son attitude critique, l'auteur marque tout aussi bien les limites de ce legs, dont les divers éléments ne sont ni d'égale valeur, ni d'égale pertinence. Il n'hésitera pas, par exemple, à souligner la faiblesse de telle argumentation de Chrysippe, ni de mettre à nu le verbalisme de telle de ses solutions (cf. p. 70, à propos de la tentative de concilier destin et liberté), de même qu'il ne manque pas, à l'occasion, d'exprimer ses réserves quant aux conceptions qu'il est amené à exposer. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit rejeter « la plupart des thèses enseignées par Épicure » (p. 19), malgré l'évidente sympathie qu'il éprouve pour le chaleureux *humanisme* de cet auteur.

Philosophiquement, Kristeller est beaucoup plus proche du stoïcisme, dont il souligne l'influence durable et constante à travers tout l'histoire. c'est en particulier au stoïcisme, note l'auteur, que nous sommes redevables du « concept et de la doctrine de loi naturelle » (p. 38). Ce sont en effet les stoïciens, Chrysippe en particulier, qui ont postulé l'universalité de cette loi par référence à laquelle tout être humain est capable, en principe et *essentiellement*, de se prononcer *en raison* sur le bien et sur le mal ; d'où la reconnaissance de l'absolue dignité de tout sujet, fondement de la doctrine du cosmopolitisme, fondement, également, au moins de façon implicite, de toutes nos Déclarations des Droits. C'est par là que l'étude des grands textes du stoïcisme se charge d'une signification particulière pour notre temps, puisque par cette référence constante à l'*universel*, ils devraient permettre de rejoindre l'humanité en ce qu'elle a d'essentiel, au-delà des allégeances particulières qui la divisent.

Ce faisant, l'auteur s'inscrit en faux contre cette vision, traditionnelle mais simpliste, qui, pour en marquer les limites et ainsi en faire la critique, prétend aujourd'hui reconduire le contenu de nos idéaux éthiques aux seuls apports de la tradition judéo-chrétienne. Dans le même esprit, Kristeller critique tout autant cette autre tendance, également réductrice, qui prétend attribuer au seul *corpus aristotelicum* toute influence que la pensée grecque, par ses thèmes et ses concepts, aurait pu exercer sur la mentalité des générations subséquentes (p. 79, 153). C'est contre le double réductionnisme de ce « panaristotélisme » (p. 50), d'une part, et de l'imaginaire monopole moral judéo-chrétien, d'autre part, que Kristeller veut souligner l'apport original et spécifique de la pensée hellénistique, en particulier celui des écoles stoïciennes.

C'est pourquoi notre auteur rappelle encore que si la tradition du droit naturel, issue de la pensée stoïcienne, fut reprise et développée par la théologie catholique, elle a cependant été revivifiée au début des temps modernes par plusieurs auteurs, tels Grotius et Spinoza, qui, prétend-il, ne devaient rien à cette tradition théologique (p. 39). Cette affirmation peut paraître douteuse dans le cas du juriste de Leyde, mais elle est essentiellement exacte en ce qui concerne l'exilé portugais.

Enfin, c'est avec une insistance toute particulière que, fort de l'expérience de toute une vie, Kristeller met en garde contre le danger qu'il y aurait de substituer à cette conception *rationnelle* et *universelle* de la justice, le sentiment vague et indéfinissable de ce qui *paraît* juste à tel groupe social à tel moment de son histoire. Hélas, la récente évolution des concepts juridiques témoigne précisément d'un tel glissement, en particulier en Amérique du nord, et pas seulement aux États-Unis : on peut,

avec l'auteur (p. 31, 114...), y voir les signes prémonitoires de l'abandon progressif par notre culture de cette tradition humaniste à laquelle, cependant, elle doit certains de ses plus nobles idéaux...

Notons en passant que, s'il rappelle à bon droit que la tradition du droit naturel n'est ni proprement aristotélicienne, ni spécifiquement judéo-chrétienne, Kristeller semble faire peu de cas, en l'occurrence, de l'influence d'Héraclite, dont le nom n'est guère mentionné dans l'ensemble de l'ouvrage. On peut s'en étonner car, si plusieurs concepts proprement stoïciens, tel celui d'*ekpurosis*, ont souvent été attribués à tort au sage d'Éphèse, il est difficile de ne pas reconnaître dans tels de ses fragments préservés, la première ébauche d'une théorie *morale* universelle, déduite à partir du *Logos*. On comparera, par exemple, le fragment 114 d'Héraclite, avec les développements que donne Chrysippe, tels que Kristeller les rapporte (p. 76) : les seconds semblent bien directement inspirés du premier²¹.

Quoiqu'il en soit de ce point, somme toute mineur, soulignons que c'est également dans la plus pure optique des grands Stoïciens que Kristeller, tout comme Kant dont il se réclame, s'oppose radicalement à cette conception, actuellement en vogue, selon laquelle la norme éthique, pour être efficace, devrait être induite à partir des comportements concrets des individus ou des peuples, et non déduite d'un impératif universel. Par essence, en effet, la norme authentique s'impose et impose ; et ce serait en méconnaître radicalement la nature que de vouloir l'inférer à partir des mœurs et des pratiques qu'elle a pour fonction de régir. Prenant le contre-pied de ce pragmatisme, Kristeller n'hésite pas à proclamer « a moral end that is not reached by the majority of people, for that very fact becomes more valid, and no less true » (p. 86), et il conclut avec Goethe : ce n'est qu'en visant l'impossible que nous réaliserons le possible...

On le voit, Kristeller ne recherche pas la facilité : aussi ne se fait-il guère d'illusion, ni sur l'impact immédiat des idées dont il se fait le porte-parole, ni non plus sur la popularité des études et des recherches auxquelles il a consacré sa vie, car elles n'ont, dit-il, « aucune signification politique ou utilitaire » (p. 155). Pourtant, insiste-t-il, les témoignages du passé conservent leur pleine pertinence si, nous gardant d'y projeter nos idéologies, nous recherchons ce qui, en eux, a portée universelle, et transcende ainsi les contingences de l'histoire. Trop souvent cependant, en une démarche inverse, pour conforter nos modes et nos préjugés du moment, nous ne lisons le passé qu'à travers les grilles de nos particularismes et de nos expectatives immédiates.

De l'une à l'autre démarche, la ligne de partage est étroite et pour éviter que la remontée vers l'universel ne se mue en projection de nos contingences, Kristeller nous incite à faire de la plus exigeante fidélité aux textes, la norme première de nos hypothèses et de nos reconstructions théoriques, qualité éminente de ce même ouvrage, qui lui donne une signification proprement exemplaire.

LOUIS VALCKE
Université de Sherbrooke

21. HÉRACLITE, fr. 114 : « Ceux qui parlent avec intelligence doivent s'appuyer sur l'intelligence commune à tous, comme une cité sur la loi, et même beaucoup plus fort. Car toutes les lois humaines sont nourries par une seule loi divine, qui domine tout, autant qu'il lui plaît, suffit en tout et surpasse tout » (trad. Voilquin).

Se référant aux fr. 314, 323, 324 et 326 (v. Arnim 3), Kristeller fait dire à Chrysippe : « The world is one big city and has only one constitution and only one law that commands what should be done and prohibits what should not. Single people and states each have their law and customs, but they are all based on the universal law to which each adds something. Natural law is universal and bound with the world's nature and soul » (p. 76).